Zeitschrift: NIKE-Bulletin
Herausgeber: Nationale Informationsstelle für Kulturgüter-Erhaltung
Band: 30 (2015)
Heft: 1-2

Artikel: L'appel de l'est : des gouvernants et précepteurs romands en Russie
Autor: Tosato-Rigo, Danièle
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-726811

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

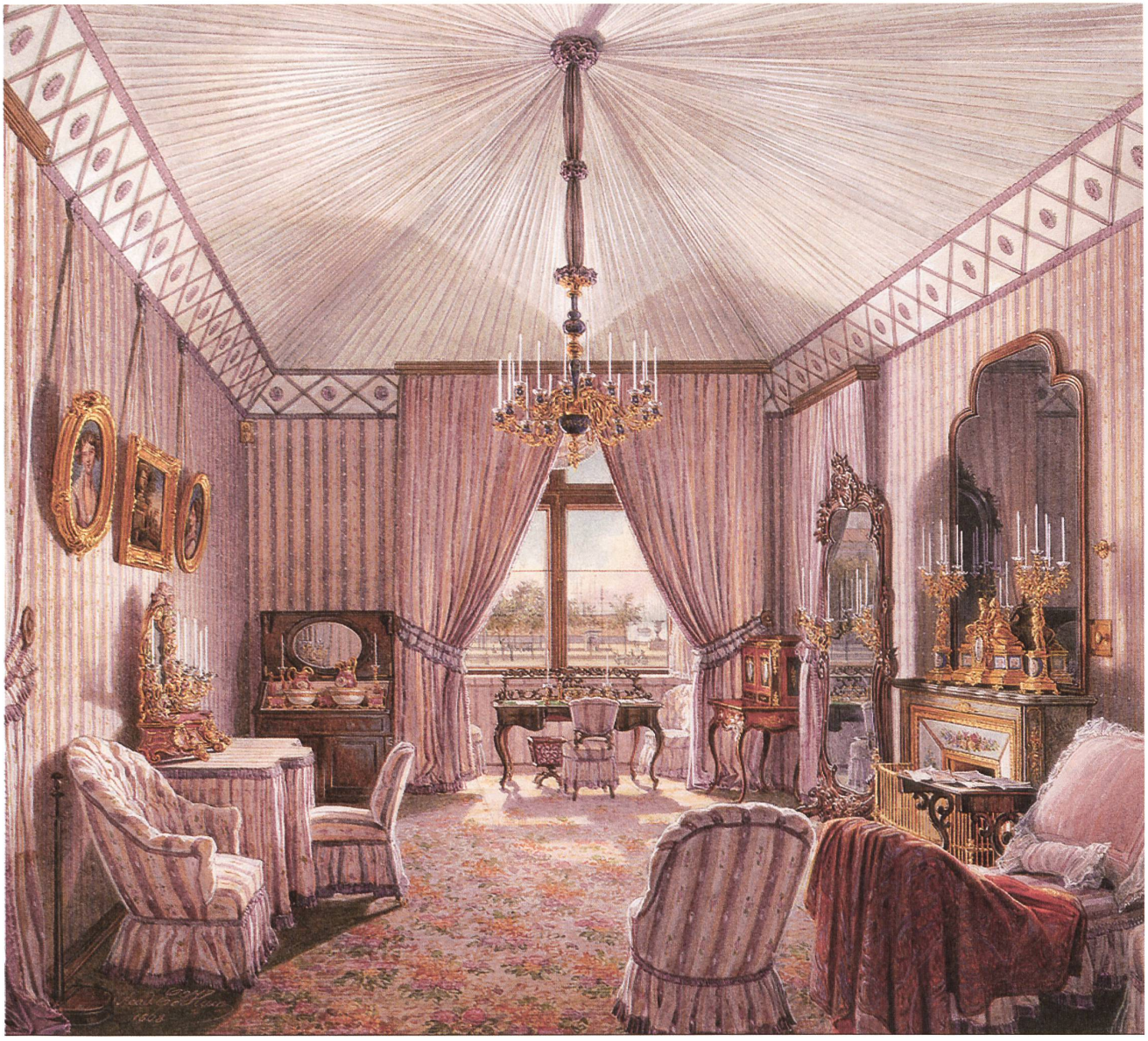
Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'appel de l'est

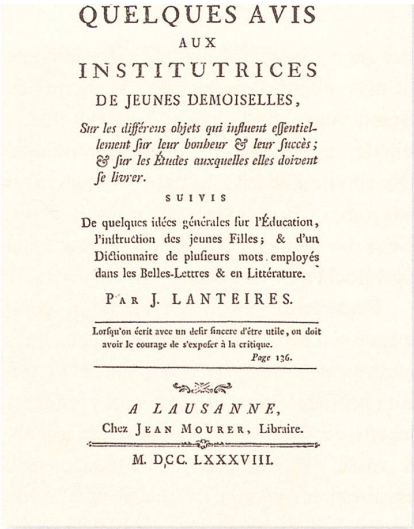
Des gouvernantes et précepteurs romands en Russie



Par Danièle Tosato-Rigo

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, la vogue de la langue française en Russie y a attiré nombre d'éducateurs, favorisant l'établissement de liens durables avec des Suisses. Le tsar Alexandre Ier lui-même n'a-t-il pas déclaré lors du Congrès de Vienne, en 1814/15, «Tout ce que je suis, c'est à un Suisse que je le dois»?

Le choix d'engager des gouvernantes ou précepteurs francophones ne concernait, certes, qu'une toute petite frange de la société russe, qui suivait l'exemple de la cour impériale. Mais compte tenu des dimensions de l'Empire, des centres que représentaient Moscou et Saint-Pétersbourg, et de la très petite taille de la Suisse romande, ce marché de quelques milliers de familles était en réalité immense. Et bienvenu, car les Romands étaient nombreux à rechercher du travail à l'étranger. Dans le Pays de Vaud, dont la population avoisinait les 120000 habitants, plus d'un homme sur dix était hors du pays dans les années 1760. Un peu moins importante, l'émigration temporaire des femmes se montait tout de même à six pour cent de la population féminine adulte.[1]



QUELQUES AVIS
AUX
INSTITUTRICES
DE JEUNES DEMOISELLES,

Sur les différens objets qui influent essentiellement sur leur bonheur & leur succès; & sur les Études auxquelles elles doivent se livrer.

SUIVIS

De quelques idées générales sur l'Éducation, l'instruction des jeunes Filles; & d'un Dictionnaire de plusieurs mots employés dans les Belles-Lettres & en Littérature.

PAR J. LANTEIRES.

Lorsqu'on écrit avec un desir sincere d'être utile, on doit avoir le courage de s'exposer à la critique.
Page 136.

A LAUSANNE,
Chez JEAN MOURER, Libraire.
M. DCC. LXXXVIII.

Institutrices, de Jean Lanteires, 1788. Un guide pour les jeunes femmes qui se destinaient à être gouvernantes.

Un nouveau marché éducatif

Les nouveaux arrivants, en nombre, quoique l'on ne puisse avancer de chiffres, rejoignaient souvent des compatriotes qui faisaient office d'intermédiaires, voire de recruteurs. Ainsi les sœurs Victoria et Maria Wildermeth, qui au début du XIXe siècle furent gouvernantes, l'une des enfants du prince Nikolas Repnin-Volkonskij et l'autre de la future impératrice Alexandra Feodorovna, étaient les nièces de Mlle Calame, gouvernante chez Barbara et Catherine Razoumovskij dès 1791. Quant à Frédéric-César de La Harpe, il dut son engagement comme précepteur des petits-fils de Catherine II – le future tsar Alexandre et son frère Constantin – à l'entremise d'un ami vaudois, Jean-François de Ribaupierre, qui – lui-même recommandé par Voltaire! – l'avait précédé à Saint-Pétersbourg. Et dont l'épouse, fille du célèbre général Alexandre Bibikov, avait eu une gouvernante suisse.

Outre les incertitudes du métier, le premier obstacle inattendu que les Suisses «bien nés» rencontraient en Russie, et non seulement à la Cour, était l'absence de liberté personnelle, qui n'était pas sans rappeler la domesticité. Sans compter l'existence d'une hérarchie sociale sur le modèle militaire s'étendant jusqu'au sommet de l'Etat, avec une étiquette inconnue des Suisses. Se familiariser avec elle, mais aussi découvrir, par exemple, les mystères des cérémonies orthodoxes, était pourtant pour plus d'un Helvète un précieux gain d'expérience. En outre, des relations fortes pouvaient s'établir avec leurs protégés. Sans compter que l'empire russe offrait des perspectives lucratives et promotionnelles non négligeables. Il y était facile d'entrer dans la noblesse, même pour les étrangers. En récompense de services rendus à l'Etat, et avec quelques appuis, même le pasteur ou le vétérinaire d'une petite ville vaudoise, tel un Louis-François du Puget (d'Yverdon) ou un Jean-François Saloz (de Moudon), pouvaient rentrer en Suisse avec un titre de baron.

L'image des Suisses

Ressortissants d'un petit pays sans politique extérieure offensive, les Suisses échappaient à l'animosité qui, suivant la conjoncture politique internationale, pouvait toucher les ressortissants français, allemands ou anglais. S'ils étaient connus pour parler une langue moins pure et moins élégante que leurs voisins français, ils n'éveillaient, contrairement à eux, pas de soupçons révolutionnaires, ce qui les fit particulièrement apprécier après 1789. La religion protestante (calviniste), à laquelle les éducateurs appartenaient en grande majorité, semblait aussi offrir des garanties de rigueur et de sobriété. Et, last but not least, les Suisses bénéficiaient auprès de l'élite éclairée de l'image pittoresque de leur pays véhiculée dans la littérature de voyage et ses gravures: celle d'une Suisse idyllique et harmonieuse de par sa nature et sa vie sociale, dont les habitants des montagnes incarnaient la simplicité et la pureté des mœurs.

L'anecdote suivante est éloquente à ce propos. Lorsque Catherine II fit demander à La Harpe de s'occuper de trouver des gouvernantes suisses pour ses petites-filles, elle prit soin de préciser qu'elle les souhaitait

[1] Lucienne Hubler. Emigration civile et émigration militaire à travers le recensement bernois de 1764. In: Norbert Furrer et al. (éds.). Gente ferocissima. Mercenariat et société en Suisse (XVe–XIXe siècle). Solddienst und Gesellschaft in der Schweiz (15.–19. Jahrhundert). Lausanne, Zurich 1997, p. 233–252.

«bien nées», ayant reçu une bonne éducation, de l'usage du monde, et parlant bien leur langue, assez cultivées pour leur tenir compagnie et leur faire la conversation. Mais lorsque La Harpe proposa des Lausannoises familières de cours princières en Allemagne, l'impératrice déclara que ce n'était pas du tout ce qu'elle désirait; elle voulait simplement de «bonnes filles» qui n'aient jamais vu de princesses et qui aient «toute la simplicité de leur patrie.» C'est ainsi que La Harpe recruta Esther Monod – cousine de son ami Henri Monod –, et Jeanne Huc-Mazelet, amie de la sœur d'Esther. Avant leur arrivée, le Vaudois prit d'ailleurs soin de rappeler à ses deux compatriotes comment se comporter en Suissesses:

«Il ne s'agit point de briller. Je ne saurais même trop recommander à ces dames la simplicité dans leurs ajustements, vu qu'on s'est décidé pour des Suissesses, dans la persuasion qu'elles auraient plus de simplicité, plus de fermeté et moins de souplesse que d'autres».[2]

Enseigner le français et bien plus

Lorsque Jeanne Huc-Mazelet prend ses fonctions auprès de la grande-duchesse Marie, en 1790, sous les ordres de la grande gouvernante et baronne de Lieven, son élève à quatre ans et demi. On lui enseigne déjà à lire en russe et en français, elle commence à écrire et prend des leçons de dessin. La tâche de la Suissesse consiste autant qu'à lui apprendre le français, à lui tenir compagnie de sorte à faire son éducation continue, par l'apprentissage de la morale et de la conversation. Du matin au soir avec son élève, la gouvernante n'a qu'un demi dimanche de congé tous les quinze jours. Les traits d'esprit de Marie – par exemple lorsque la grande-duchesse demande à sa gouvernante «où aujourd'hui était hier» – sont le signe tangible des progrès de son éducation. La Suissesse donne aussi à son élève des leçons de géographie et lit avec elle des ouvrages d'histoire, vantés par les pédagogues du temps pour développer le sens moral et le jugement critique. La grande-duchesse n'a pas encore onze ans quand sa gouvernante lit avec elle des extraits des Mémoires de Brandebourg, de Frédéric II, tandis que la fillette se fait coiffer par son perruquier. Quand elle a le mal du pays – ce qui n'est pas rare – la gouvernante raconte à son élève des histoires qui ont son village natal de Tolochenaz pour décor.

Frédéric-César de La Harpe a commencé son préceptorat avec les grands-ducs alors qu'ils avaient six et huit ans, et l'exercera pendant douze ans. Dans ses premières leçons de français, ne sachant pas encore le russe, il avait recours au dessin. Son érudition lui permet de transmettre à son impérial élève de vastes connaissances en histoire, y compris celle des débuts de la Confédération. Mais on ne saurait l'accuser d'«acculturation» car il est un fervent défenseur de la langue et de la culture russe. Critique face à l'européanisation de la noblesse, il enracine son enseignement de la géographie dans la connaissance de l'Empire. S'il tente de convertir son élève aux valeurs républicaines, sur le modèle antique, avec un accent mis sur la morale, il revient de Saint-Pétersbourg acquis à l'idée qu'un gouvernement fort est nécessaire aux réformes politiques.

Débuts d'une tradition

Comme Jeanne Huc-Mazelet, Frédéric-César de La Harpe entretiendra pendant de longues années une correspondance avec son ancien élève. Et comme elle, il fut régulièrement sollicité pour l'accueil de Russes en Suisses ou l'envoi de Suisses en Russie. Documenté par les écrits personnels qu'ils ont laissés, miraculeusement parvenus dans des archives publiques,[3] leur parcours, quoique singulier, évoque bien d'autres «missionnaires de l'éducation», restés, eux, dans l'anonymat.

Répondant à un questionnaire envoyé à tous les représentants diplomatiques suisses à l'étranger relativement à l'émigration, le consul général de Suisse à Saint-Pétersbourg Johann Bohnenblust mentionne en 1843 pour ce qui est des professions les plus généralement exercées par les Suisses en Russie celle «d'instituteur et d'institutrice, de gouverneur et de gouvernante» avant celles «de confiseur, d'architecte, de sculpteur, de peintre, de fromager et d'horloger».[4] Le vice-consul suisse à Odessa Henri Richard ajoute pour sa part que «les Suisses sont même recherchés comme instituteurs et institutrices, surtout ceux qui appartiennent aux cantons français et qui ont fait de bonnes études».[5] Malgré toutes les turbulences politiques (de la République helvétique aux révolutions libérale et radicale), l'émigration enseignante suisse continua tout au long du XIXe siècle la tradition entamée en Russie sous le règne de Catherine II. Certains éducateurs, tel Pierre Gilliard – précepteur des enfants de Nicolas II – ou Julien Narbel – précepteur de Nicolas Orlov – furent en 1917 les témoins privilégiés de l'effondrement du régime tsariste auquel les républicains suisses avaient, paradoxalement, si longtemps apporté leur concours.[6]

Précepteurs et gouvernantes ramenaient bien sûr des cadeaux offerts par les familles nobles russes. Comme une «Louis XV Miniature-Set Gold and Tortoiseshell Snuff-Box» en vente chez Christies dans les années 1990 (voir www.christies.com/lotfinder/lot_details.aspx?intObjectID=992227#top).

Cette contribution est basée sur un article de D. Tosato-Rigo dans la revue russe Rodina (Gouvernantes et gouverneurs suisses en Russie. 2014/1, p. 30–34) ainsi que sur l'introduction d'A. Andreev et D. Tosato-Rigo à l'édition en russe de la correspondance de Frédéric-César de La Harpe avec Alexandre Ier (Moscou, Rospen, 2014). A signaler, l'étude pionnière d'Alain Maeder. Gouvernantes et précepteurs neuchâtelois dans l'empire russe 1800–1890. Neuchâtel 1993; ainsi que celle de Petra Bischof. Weibliche Lehrtätige aus der Schweiz im Zarenreich. Zur Geschichte einer Frauenauswanderung (1870-1917). Zurich 1990.

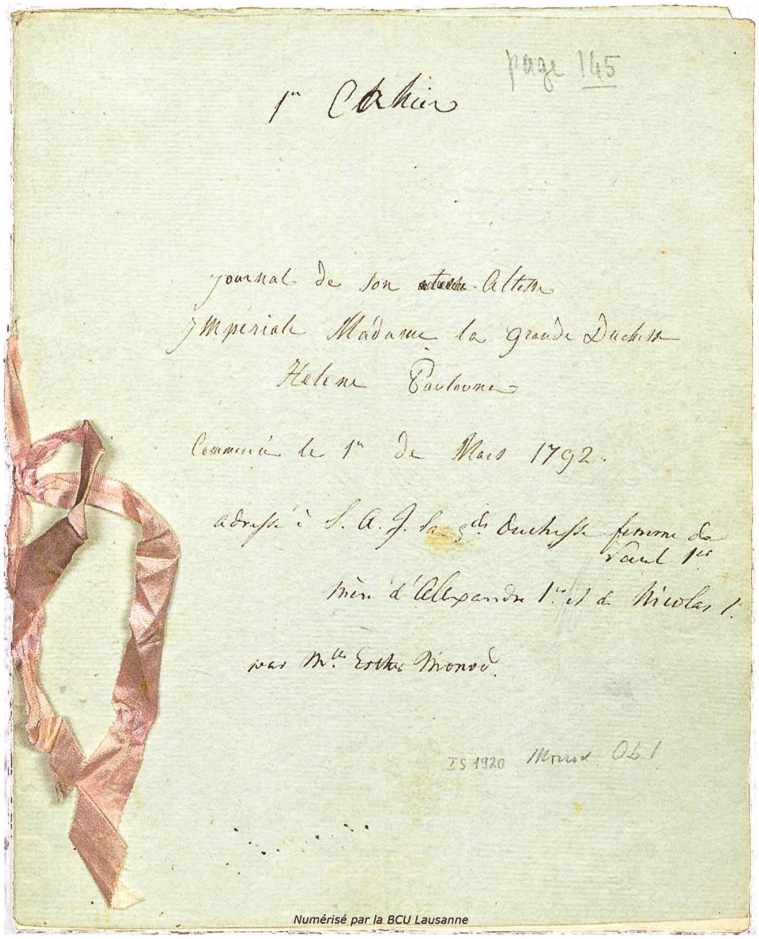
[2] Lettre de Frédéric-César de La Harpe à Henri Monod, Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, IS 1980, H_33 127.

[3] Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne, IS 1980 (Fonds La Harpe et Mazelet). Des lettres envoyées par La Harpe à son ami Henri Polier pendant son préceptorat sont consultables sur le site Lumières. Lausanne (www.lumieres.unil.ch).

[4] Cité dans Antoine Fleury, Danièle Tosato-Rigo (éds.). Suisse-Russie, Contacts et ruptures (1813–1955). Berne 1993, p. 102.

[5] Ibid., p. 103.

[6] Cf. Daniel Girardin. Précepteur des Romanov. Le destin russe de Pierre Gilliard (Photographies de Pierre Gillard). Nantes 2005; Claire et Claude Torracinta-Pache. «Ils ont pris le palais d'hiver!»: Julien Narbel, un Suisse dans la tourmente de la révolution russe (Lettres de Russie 1917–1919), Genève 2013.



Journal de la gouvernante Esther Monod sur son élève, la grande-duchesse Hélène, «commencé le 1er de Mars 1792».

Portrait de Jeanne Huc-Mazelet, Gouvernante de la grande-duchesse Marie (dessin, école Suisse, 19e siècle).

Resümee

In der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts zog die Beliebtheit der französischen Sprache in Russland zahlreiche Erzieher an, wodurch dauerhafte Beziehungen zur Schweiz geknüpft wurden. Im Verhältnis der Dimensionen des russischen Reiches zur Grösse der Romandie, war dieser Markt immens. In der Waadt, die damals um die 120 000 Einwohner zählte, befand sich in den 1760er-Jahren mehr als jeder Zehnte im Ausland. Das Zarenreich bot attraktive finanzielle und soziale Aufstiegsmöglichkeiten.

Eine erste Schwierigkeit, der die Schweizer in Russland begegneten, war das Fehlen der persönlichen Freiheit. Sich damit vertraut zu machen, aber beispielsweise auch die unbekannten orthodoxen Gottesdienstfeiern zu entdecken, bildeten wertvolle Erfahrungen. Ausserdem konnten sich starke Bindungen zu den Schützlingen entwickeln. Die Aufgabe der Erzieher bestand nicht nur darin, ihren Schülern Französisch beizubringen, sondern auch, ihnen Gesellschaft zu leisten und damit eine kontinuierliche Erziehung zu gewährleisten. Die Schweizer unterrichteten auch Geographie und lasen mit ihren Schülern geschichtliche Werke, um ihren moralischen Sinn und kritische Urteilskraft zu fördern.

Aus einem kleinen Land ohne offensive Aussenpolitik stammend, blieben die Schweizer vor Animositäten verschont, wie sie sich gegen französische, deutsche oder englische Auswanderer richten konnten. Der protestantische Glaube, dem die Erzieher grösstenteils angehörten, schien auch Strenge und Enthaltsamkeit zu garantieren. Und die Schweizer profitierten vom pittoresken Bild ihres Landes, einer harmonischen und idyllischen Schweiz, sowohl in ihrer Natur als auch im sozialen Leben.